

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46985

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

mêmes propositions, sans obtenir plus de résultat, à ses amis restés en Europe (à Germaine de Staël en particulier). L'impulsion viendra des émigrés français libéraux établis aux États-Unis: Talleyrand est conseillé et soutenu par des nobles tels que Moreau de Saint-Méry (qui a ouvert une imprimerie), le vicomte de Noailles, le marquis de la Tour du Pin et son épouse (qui ont acheté une ferme), le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, et par des financiers, comme Nicolas Olive. Il est intéressant de voir Talleyrand reproduire le même type de stratégie à son retour. Lorsqu'il reprend le bateau pour l'Europe, il emporte 300 exemplaires de récits de voyages publiés par Moreau de Saint-Méry, afin de les vendre à Hambourg. Il est aussi nanti de lettres de recommandation destinées aux banquiers de la ville hanséatique, notamment Mathiessen qu'il tente à son tour de convaincre d'investir aux États-Unis. Talleyrand cherche toujours à se placer en médiateur entre les investisseurs européens et l'Amérique du nord.

On regrette toutefois que l'auteur examine peu les aspects non économiques ou financiers du séjour de l'ex-évêque à Philadelphie. Le récit détaillé des différentes démarches entreprises afin de rétablir sa fortune, surtout lorsqu'elles n'aboutissent pas, n'est pas sans engendrer quelques longueurs. À l'inverse, son admission au sein de l'*American Philosophical Society* est simplement mentionnée sans qu'il soit précisé comment Talleyrand a pu y être reçu ni s'il a pris part aux activités de cette société. Limité par les sources retenues (les mémoires et la correspondance de l'ex-évêque), Eberhard Ernst n'examine pas les conditions du séjour des émigrés aux États-Unis, ni sous l'aspect politique, ni sous l'aspect sociologique. À ce titre, l'usage d'ouvrages consacrés à l'émigration française à l'époque révolutionnaire, dont on ne trouve aucune trace dans la bibliographie, aurait sans doute été salutaire. L'ouvrage, illustré de portraits, multiplie les détails biographiques sur Talleyrand et ses amis, sans indiquer clairement la spécificité de ce groupe par rapport à l'ensemble de l'émigration. Des notices historiques concernant l'évolution politique intérieure française, parfois schématiques (en particulier la présentation de l'Ancien Régime dans le «prologue») sont disséminées dans le corps du texte sans être articulées à la biographie de Talleyrand.

L'ouvrage, dans un genre biographique traditionnel, est agréable à lire, mais ne révèle pas l'exemplarité – ou la singularité – de la destinée de Talleyrand. Le sous-titre du livre («un destin d'émigré à l'époque révolutionnaire») semblait pourtant promettre une telle démarche.

Karine RANCE, Göttingen

Arnd BEISE, *Marats Tod, 1793–1993*, St. Ingbert (Röhrig Universitätsverlag) 2000, 371 S. (Literatur im historischen Kontext, 4).

La mort de Marat fait partie de ces événements historiques qui suscitent dans la longue durée le travail de l'imaginaire. Mais cette réappropriation historiographique, littéraire, théâtrale, voire filmographique constitue un miroir dans lequel se lisent des tensions elles-mêmes historiques. Arnd Beise a consacré toute son érudition d'historien de la culture à tenter de décrypter ce qui se joue autour de l'événement que fut la mort de Marat et plus encore autour des récits de cet événement. Il avait déjà écrit sur le sujet un livre dont les données sont ici largement complétées. Très judicieusement, l'ouvrage part de l'auto-interprétation des protagonistes. Car si Marat n'a pas pu s'exprimer après le coup de poignard de Charlotte Corday, du moins avait-il prévu le sacrifice de lui-même, avait-il donné les grands traits d'une mise en scène. Corday elle, eut tout loisir de s'étendre sur ses motivations et sur sa volonté de prémunir la France de l'anarchie. L'écho de l'assassinat fut immense comme la sympathie que suscita son auteur. Car si ce n'était pas la première fois qu'un jacobin tombait victime d'un attentat, la personnalité de Corday ajouta un élément supplémentaire d'intérêt. Il s'agissait d'une femme et il n'était nullement accepté a priori qu'elle puisse, en tant que telle, avoir quelque légitimité à intervenir dans la vie politique, à moins que les hommes en

soient incapables. C'est ce problème de l'antiféminisme que l'on voit très tôt poindre dans les réinterprétations littéraires de l'événement. Dans le récit de Zschokke »Charlotte Corday ou la rébellion du Calvados« l'héroïne commet le meurtre parce que son soupirant en est incapable. La vierge restauratrice d'un ordre civil se métamorphose ainsi parfois en femme fatale. Les poètes lyriques (Gleim, Klopstock, Chénier) peuvent à vrai dire plus facilement que les publicistes célébrer un acte que réprouve la morale sociale.

On est à lire l'ouvrage de Arnd Beise surpris par l'ampleur du parcours accompli. Certains repères sont à vrai dire plus significatifs. Jean Paul s'est confronté à deux reprises avec Corday et dans ce travail de commande, qui sera repris dans le roman satirique »Le voyage aux bains du docteur Katzenberger«, il fait de Corday une véritable sainte. Le fait que le récit de Jean Paul ait été retrouvé dans les affaires personnelles de l'assassin de Kotzbue, Karl Sand, ne témoignait-il pas d'une efficience du mythe de Corday et de son traitement littéraire, comme si l'imaginaire intervenait dans le déroulement de l'histoire concrète. Parfois le personnage de l'assassin de Marat n'est reconnaissable qu'en filigrane, dans un contexte où les noms et le fil même de la narration sont modifiés, mais chaque époque littéraire semble avoir ressenti le besoin de célébrer la rencontre. A l'âge de la psychanalyse, Corday est soupçonnée d'avoir cédé à une sorte de libido, alors que Willi Bredel, dans une optique de réalisme socialiste, ne voit en elle qu'une adolescente attardée maîtrisant mal ses sentiments.

Les historiens ont eu plus de difficultés à introduire la meurtrière dans le cours de leur réflexion. Pour Jules Michelet elle n'existe pas face à l'héroïque Marat dont il s'agit de sauver l'honneur, et Sybel de son côté, soucieux de comprendre des problèmes historiques, ne tiendra guère compte de son acte individuel. Corday est surtout une héroïne littéraire dont le XIX^e siècle fera volontiers une représentante de la féminité en révolte, le problème permanent étant toujours d'expliquer pourquoi une action aussi mâle que le meurtre de Marat avait pu être commise par une femme. Des contournements divers sont nécessaires. Elle aime son pays comme une fiancée son fiancé ou bien elle »fait le don d'elle-même« et permet de retomber sur un système de catégories plus acceptables des contemporains. Héroïne d'un drame de Romain Rolland commenté par Stefan Zweig Charlotte Corday peut aussi apparaître comme une héroïne de la liberté intérieure. A l'opposé elle illustre occasionnellement chez des écrivains représentant une pensée de droite comme Drieu la Rochelle le combat vital et l'esthétique de la lutte propres à une pensée fasciste. Les sanglantes strophes que certains poètes expressionnistes allemands ont consacrées à la mort de Marat sacrifient certes à une tendance à la peinture du laid et du difforme, mais si Marat incarne le visage catastrophique de l'histoire, il représente aussi le sacrifice au profit de ses victimes. Corday est alors dans l'erreur. Très complet, le travail d'Arnd Beise étudie les apports de la statuaire au mythe de Marat qui a aussi inspiré des cinéastes comme Abel Gance. De Louise Colet à Luise Otto-Peters en passant par George Sand, il existe naturellement une tradition d'interprétation féministe du personnage de Charlotte Corday. Au terme du long parcours que propose l'ouvrage, on se demanderait presque quelle époque ou quel genre a ignoré le couple de Marat et de sa meurtrière.

La bibliographie très complète – la liste des drames inspirés par Charlotte Corday est tout particulièrement impressionnante – font du livre d'Arnold Beise un instrument de travail indispensable pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui étudient les images de la Révolution française. Peut-être l'auteur de cet ouvrage si riche en références n'a-t-il pas accordé suffisamment d'attention au système d'échos franco-allemands qui s'instaure dans le traitement du personnage de Corday, ni aux citations à l'intérieur de la tradition même (le Marat de David n'est-il pas le même que celui d'Abel Gance? Comment les diverses solutions apportées au problème posé par la vierge meurtrière se répondent-elles?). Quelques interrogations complémentaires qui n'enlèvent rien à une enquête d'histoire culturelle tout à fait remarquable.

Michel ESPAGNE, Paris

Wolfgang REINBOLD, *Mythenbildung und Nationalismus. »Deutsche Jakobiner« zwischen Revolution und Reaktion (1789–1800)*, Frankfurt a. M. (Peter Lang) 1999, 319 S. (Freiburger Studien zur Frühen Neuzeit, 3).

Seitdem in den letzten Jahren eine Strömung der Historiographie, die in der Aufklärung den Anfang vom Ende der traditionellen europäischen Werte und in der Französischen Revolution den Beginn des Untergangs des Abendlandes sieht, wieder Oberhand gewinnt, scheint auch eine Revision der Geschichte der deutschen Jakobiner opportun geworden zu sein. Wolfgang Reinbold wollte sich mit dem vorliegenden Buch dieser Aufgabe stellen.

Das Konzept der in Freiburg approbierten Dissertation besteht darin, bestimmte Themenbereiche mit einer Auswahl von Zitaten zu unterlegen, um so den »Idealtyp des ›deutschen Jakobiners« zu schaffen und zu betrachten. Alles was außerhalb des gewählten Untersuchungsbereichs liegt, z. B. Österreich, hat sich diesem »ideologischen Profil« anzupassen und unterzuordnen. Das impliziert Reinbold, wenn er schreibt, mit dieser »Arbeit ein Instrumentarium an die Hand [zu geben], mit dessen Hilfe auch die ›jakobinischen‹ Texte anderer europäischer Länder präziser als bisher geschehen gefaßt werden können« (S. 19f.). Indem der Verfasser seine Vorstellung davon, »wie republikanische Texte gelesen werden können«, absolut setzt und den Anspruch erhebt, sein »Instrumentarium« sei auf alle Schriften anwendbar, glaubt er, die Ausklammerung der österreichischen und Schweizer Jakobiner rechtfertigen zu können. Aber ist es zielführend, Texte rein nach thematischen Gesichtspunkten zu lesen, so wie Reinbold es tut, ohne den Text im Kontext des Werkes, das Werk im Kontext des Lebens des Autors, den Autor im Kontext seiner Zeit zu sehen?

Der »republikanische Idealtyp«, den Reinbold aus den Texten herausliest, sieht folgendermaßen aus: Er ist Girondist, verdammt die Terreur, trägt einen totalitären Kern in sich und steht »haßerfüllt« gegen Robespierre (S. 298). Außerdem ist er an Sozialpolitik nicht interessiert, pathetisch, von einzigartiger Larmoyanz (S. 211) und voller Erziehungssobsession (S. 202). Vor allem kennzeichnet ihn aber sein glühender Nationalismus und seine Ablehnung alles Französischen (S. 298). Diese Charakteristiken weisen, so der Vf., diese »deutschen Linksintellektuellen« als eine Inkarnation bildungsbürgerlicher Geisteshaltungen aus.

Laut Reinbold wären die »deutschen Republikaner« erst durch die spätere Geschichtsschreibung zu den »ersten deutschen Demokraten« hochstilisiert worden, sie wären also ein Mythos linker deutscher Historiker, die, je nach Herkunft, entweder nach demokratischen Traditionen und einer Legitimationsbasis für die BRD suchten oder die sozialistischen Wurzeln der DDR nachweisen wollten. Dafür hätten sie die Quellen »auf dem Hintergrund einer bestimmten Ideologie und zugunsten einer möglichst bequemen Theorie ›angepaßt« [sic] (S. 17). Historiker wie Grab und Scheel wären demnach viel weniger Wissenschaftler als Ideologen gewesen (S. 24).

Im Gegensatz zu jenen geriert sich Reinbold selbst als einer der wenigen, die unbefangen von jeder Ideologie die »wahre Natur« der »Republikaner« erkannt und die linke Historiographie durchschaut haben. Daher fühlt er sich berufen, den »Mythos der deutschen Jakobiner« zu entschleiern. Reinbold schwingt sich damit zum Ankläger und Richter über Jakobiner wie Jakobinerforscher auf. Ob die Beweisführung stichhaltig ist, versucht diese Rezension in bezug auf vier Aspekte seiner Arbeit aufzuzeigen.

1) Die Auswahl der Sujets: Mit Themen wie: das Deutsche Nationalbewußtsein, das Urteil über die Französische Revolution, das Heilige Römische Reich, Heroenkult und nationale Mythen, Rhetorik und Emotion, Republikaner und Liberale – so die Kapitelüberschriften – lehnt er sich größtenteils (allerdings ohne daß darauf hingewiesen wird) an schon bekannte Thesen an, wie sie z. B. Paul Nolte in seinem Artikel »Republikanismus, Revolten und Reformen« (in: Manfred Hettling, *Revolution in Deutschland*, Göttingen 1991, S. 8–26) aufgestellt hat (z. B. die Parallele 1789–1989, die Bedeutung des deutschen Nationalgedankens

bei den Jakobinern, die »Erziehungsdiktatur« der Aufklärer und ihre angebliche Verachtung für die Unterschichten...). Die Auswahl der Themen ist also keineswegs originell.

Manche der Passagen in den Schriften der Jakobiner scheinen den Vf. jedoch tatsächlich überrascht zu haben, z. B. jene, die Frauenfeindlichkeit bezeugen (an der ja – was allerdings keine neue Erkenntnis ist – viele Aufklärer litten). Unter der Überschrift »Genußfeindlichkeit, Frauenbild und deutsche Nation« widmet er sich ausführlich diesem Thema. Reinbold argumentiert mit einer Zitatenauswahl – wie wir alle. Wesentlich ist jedoch, daß er seine Zitate nicht im Kontext präsentiert, sondern sie, nachdem sie bestimmten Themenbereichen zugeordnet wurden, als Grundlage für simplifizierende Generalisierungen benutzt.

2) Die Beurteilung der deutschen Jakobiner: Hier beruft sich Reinbold häufig auf Jacques Droz, nach dessen Dafürhalten die »deutschen Republikaner« die Revolution nur aus einer unpolitischen und moralischen Perspektive gesehen hätten, und behauptet weiter: »erstaunlich ist, daß weder in der west- noch in der ostdeutschen Jakobinismusforschung ... Jacques Droz [zur Kenntnis genommen wird ...]«. Aber der Vf. hat dafür eine Erklärung: »Das dürfte kein Zufall sein, schließlich gehört er keiner marxistischen oder pseudo-marxistischen Schule an« (S. 32). Diese Polemik geht ins Leere. – Droz wurde zur Kenntnis genommen, z. B. von Christoph Prignitz, nur hat Reinbold Prignitz nicht zur Kenntnis genommen – obwohl schon allein der Titel seines Buches für ihn Grund genug hätte sein müssen, sich mit ihm zu befassen: *Vaterlandsliebe und Freiheit* (Wiesbaden 1981). Aus diesem Buch hätte Reinbold auch erfahren können, daß es einen Unterschied zwischen Vaterlandsliebe und Nationalismus gibt, daß seine Behauptung: »Die deutschen Republikaner waren Nationalisten und Patrioten« (S. 62), einen Widerspruch in sich selbst bedeutet und nicht mehr als ein diffuses Pauschalurteil ist.

Dafür übernimmt Reinbold Droz' Thesen, auch wenn diese sich als unhaltbar erweisen, wie es sich z. B. im Fall Georg Forsters, dem Hauptprotagonisten der Mainzer Republik, darstellt. Forster habe »diese Französische Revolution abgelehnt« (S. 149), behauptet der Vf. mit Berufung auf Droz und generalisiert an anderer Stelle: »Es hat in den neunziger Jahren des 18. Jhs. in Deutschland keinen Autor gegeben, der sich zur Terreur in Frankreich der Jahre 1793/94 bekannt hätte« (S. 298). Dieser Behauptung stellt die Rezensentin folgendes Forsterzitat entgegen: ... *ist aber etwas Reelles an diesen Begriffen [Tugend und Wahrheit], so ist's auch nicht verlorne Mühe, für ihr Reich zu kämpfen, und darum willkommen, Revolution mit allen Deinen Übeln und Gräulen!* (Brief an Therese Forster, 9.11.1793). Dies schrieb Forster nicht im ersten Überschwang während der Mainzer Republik, sondern während der Terreur und weniger als zwei Monate vor seinem Tod in Paris. So unhistorisch wie die Gleichsetzung: Jakobiner = Anhänger der Terreur, so unhaltbar ist auch die Schlußfolgerung, die deutschen Jakobiner hätten, um eine solche Bezeichnung zu verdienen, ein Bekenntnis zur Terreur ablegen müssen. Die Problematik der politischen Gewalt war bei den deutschen Jakobinern ständig präsent, um so mehr, als nicht wenige von ihnen auch persönlich mit ihr konfrontiert wurden. Dementsprechend differenziert fielen ihre Ansichten darüber aus.

An anderer Stelle behauptet der Vf., »Die Strömung der Girondisten erhielt den ungeteilten Beifall der deutschen Republikaner« (S. 151). Auf S. 145 werden drei Forster-Zitate präsentiert – in allen dreien äußert sich dieser enttäuscht über die momentane Situation in Frankreich. Zwei davon stammen jedoch noch aus der Zeit vor dem Sturz der Girondisten (Ende Mai 1793). Forster zollte weder den Montagnards noch den Girondisten ungeteilten Beifall. Er identifizierte sich mit den Jakobinern, deren Spaltung in verschiedene Fraktionen er bedauerte, wie wir aus einem Brief an seine Frau ersehen können: *Bleibe Du, ohne etwas zu affichieren rein republikanisch und halte es mit den Jakobinern, die aber leider auch zwei Parteien unter sich haben* (29.12.1792, zitiert nach Scheel, *Jacobinismus in Paris und Mainz*, S. 420). Gerade weil Forster kein bedingungsloser Parteigänger einer bestimmten Gruppierung war, findet man bei ihm Positives wie Negatives über beide Fraktionen. Es ist leicht,

eine Behauptung durch einige passende Forster-Zitate zu bekräftigen und die unpassenden zu verschweigen – wissenschaftlich ist es nicht.

Doch Forster ist nicht das einzige Opfer der Reinboldschen Vorgangsweise, Zitate zuerst aus dem Zusammenhang zu reißen und dann in einen falschen Kontext zu stellen: »Heinrich Würzer charakterisierte die französischen Jakobiner als ›ehrsüchtige Demagogen‹, die nichts anderes im Sinn hätten als das Volk so zu manipulieren, daß es sich seiner Freiheit selbst beraube... Das Volk, dem beispielhaft die ›unmenschlichsten Strafen‹ vorgeführt worden seien, begehe unter diesem schlechten Einfluß abscheuliche Verbrechen und räche sich an seinen bisherigen Unterdrückern« (S. 124). Und zusammenfassend auf S. 132: »So stellt Würzer fest, daß die abscheulichen Verbrechen des Volkes unter dem Einfluß der Jakobiner begangen worden seien.« Erstens liefert der Vf. ein falsches Regest: Die Exekutoren der »unmenschlichsten Strafen« – liest man Würzer im Kontext – sind keineswegs »die Jakobiner« (damit meint der Vf. laut seiner Definition S. 39 die Montagnards, die Vertreter der Terreur), sondern die Henker des Ancien Régime. Auch stammt der Ausdruck »ehrsüchtige Demagogen« aus einer abstrakten Überlegung und nicht aus einer Abrechnung mit den Montagnards. Dies wäre auch nicht möglich, denn – zweitens – verfaßte Würzer seinen Revolutions-Katechismus schon vor der Terreur und den Septembermorden 1792 (siehe dessen Schlußwort). Der Verfasser zieht also eine Quelle aus dem Jahre 1792 als Beweis für die Ablehnung der Terreur (Juni 1793–Juli 1794) heran. Dies wirft ein bezeichnendes Licht auf die Glaubwürdigkeit der in dieser Dissertation angeführten Argumente.

Die Texte, die Reinbold präsentiert, sind aneinandergereihte Momentaufnahmen der Befindlichkeit einzelner Personen und können als solche nur eine Sammlung von Widersprüchlichkeiten sein. Daraus verschiedene typische Grundhaltungen abzuleiten, ist unhistorisch. Gänzlich abzulehnen ist jedoch die Vorgangsweise, diese Widersprüche durch eine verfälschende Wiedergabe der Zitate glätten zu wollen, um so den »republikanischen Idealtyp« zu retten,

3) Die Auseinandersetzung mit den Jakobinerforschern beschränkt sich bei Reinbold auf die ideologisch-polemische Ebene. Menschen und Ideen, welche jene, motiviert durch ihr nie bestrittenes politisches Engagement, dem bis dahin praktizierten Totschweigen entrisen haben, glaubt dieser nun durch Totschreiben zu einem bestenfalls reizvollen »Randphänomen« (S. 303) degradiert zu haben.

Wie zweifelhaft aber seine Argumente sind, ergibt sich auch hier aus seinem schwierigen Verhältnis zu Zitaten, welches dem Leser Rätsel aufgibt: S. 27: »Überhaupt wird in dieser Literatur durchgehend, in Ost und West, darauf hingewiesen, wie eng die ›deutschen Jakobiner‹ die Einheit mit dem Volk gesucht hätten... die Jakobiner [sind] für Heinrich Scheel nach Lenin ›Jakobiner mit dem Volk‹«. Auf S. 30, Fußnote 29, präsentiert Reinbold dann dieses Scheelzitat: »Nun sind die deutschen Jakobiner alles in allem meist ›ohne Volk‹ geblieben...« (mit der gleichen Quellenangabe wie das erste Zitat.) Auf S. 297 findet sich schließlich folgendes Statement: »Und auch von Scheels revolutionärem Erbe, vom ›Jakobiner mit dem Volk‹, konnten keine Spuren gefunden werden. Im Gegenteil«.

Die Rezensentin hat versucht, das Rätsel Jakobiner mit/ohne Volk zu lösen: Scheel (»Forschungen zum deutschen Jakobinismus. Eine Zwischenbilanz«, in: Zeitschrift für Geschichtswissenschaft 31 [1983], 4, S. 316) schreibt: »Lenin sah die historische Größe der wahren Jakobiner, also der Männer um Robespierre und Saint-Just um 1793/94, darin, daß sie ›Jakobiner mit dem Volke‹ waren... Nun sind die deutschen Jakobiner alles in allem ohne Volk geblieben...«. Weder Lenin noch Scheel behaupteten also, die deutschen Jakobiner seien »Jakobiner mit dem Volk gewesen«. Scheel erklärt sogar – wie Reinbold ihn an einer Stelle richtig zitiert – das Gegenteil. Der Vf. polemisiert also gegen eine Behauptung, die er durch falsches Zitieren erst selbst erfunden hat und stellt die Widerlegung dieser selbsterfundenen These als sein großes Verdienst dar. Angesichts eines solchen Vorgehens erübrigt sich jeder weitere Kommentar.

4) Der historiographische Hintergrund: Reinbold beruft sich auf eine geschichtliche Objektivität, für welche er einerseits die jüngste Geschichte, andererseits den Historismus bemüht: Denn erst jetzt, »da 1989 die Links-Rechts-Lagerbildung kläglich zusammengebrochen« sei, ist es vielleicht eher möglich, »unabhängig von weltpolitischen Machtpolen und konkurrierenden Ideologien ... zu schreiben«. Doch der Anspruch, sich von den »Absichten der eigenen Zeit und Persönlichkeit« möglichst befreit zu haben, überzeugt nicht, wenn man selbst einer dieser »konkurrierenden Ideologien« verpflichtet ist. Das geht doch aus der Aussage, die Aufklärung bzw. die Französische Revolution wäre Ausgangspunkt der Ideologien des 20. Jhs., deren »Kehrseiten« man jetzt erkenne, deutlich hervor. Diese These von der Erbsünde der Aufklärung wird vom Vf. noch mit einer Kurzanalyse der post-modernen Befindlichkeit der gegenwärtigen Gesellschaft verbunden: »Das Bewußtsein einer Krise ergibt sich heute primär aus dem Wissen, daß Demokratie, Menschenrechtserklärung und Bildung keineswegs wie selbstverständlich das Glück der Menschen nach sich ziehen« (alles S. 12). Auch das scheint mir eine ideologisch geprägte Aussage zu sein, die nicht dadurch »objektiv« wird, wenn man ihr das Etikett »Wissen« aufklebt.

Genausowenig reicht ein einzelnes Zitat, um aus einer persönlichen Meinung eine wissenschaftliche Erkenntnis zu machen. Wie Reinbold einzelne historische Texte instrumentalisiert, um seiner Ideologie – z. B. seiner Vorstellung von den Wurzeln des Totalitarismus – eine Plattform zu bieten, veranschaulicht folgendes Zitat von Matthias Metternich bezüglich des von den Mainzern verlangten Bürgereides: »... so gewiß werden die harten und schrecklichen Mittel angewandt werden, den Starrsinn zu brechen«. Das, so folgert der Vf., »birgt einen totalitären Kern, den man erst auf dem Hintergrund der Geschichte des 20. Jhs. ... mit aller Schärfe in den Blick bekommt« (S. 195). Erstens widerspricht sich der Vf. mit diesem Zitat selbst, denn sonst betont er ständig die Ablehnung der Methoden der Terreur von den deutschen Jakobinern und kritisiert Scheel, der den Mainzer Jakobinern ein »positives Verhältnis zur revolutionären Gewalt« attestiert (S. 27). Zweitens, und das ist m.E. noch viel schlimmer, zieht der Autor auf Grund dieses einzigen Zitats mit dem Urteil »totalitär« eine Linie zwischen der Mainzer Republik und den unbeschreiblichen Greueln der Diktaturen des 20. Jhs. – Wenn aber der Autor sich schon auf die Suche nach »totalitären Kernen« begeben will, dann möge er sein Suchfeld erweitern: Er sei an das kaiserliche Dekret erinnert, das alle Menschen, die bereit waren, in der Mainzer Republik mitzuarbeiten, unter Acht und Bann setzte, und an die grausamen Verfolgungen der Klubisten nach der preußischen Einnahme von Mainz. Nach sorgfältiger Gegenüberstellung dieser Tatsachen möge er dann sein Urteil fällen, anstatt fragwürdige Traditionslinien zu ziehen.

Alle vier hier betrachteten Aspekte dieser Arbeit sind also durch mangelnde Originalität und einen wissenschaftlich fragwürdigen Umgang mit Quellen und Literatur gekennzeichnet. M.E. widerspricht auch die Tendenz Reinbolds, die Objekte seiner Untersuchung mit überheblicher Herablassung zu betrachten, seinem Anspruch auf Objektivität: »... verfolgt von den Fürsten und verlassen vom Volk ... wird mit einer einzigartigen Larmoyanz ... die eigene Isolation bedauert, denn daß ihr freiheitliches Engagement so ganz und gar nicht auf gesellschaftliche Anerkennung stoßen würde, das hatten die deutschen Republikaner nicht erwartet« (S. 211).

Die Antwort auf diese herablassende Betrachtung über die Reaktion der deutschen Jakobiner auf ihr politisches Scheitern, ihre Verfolgung und ihr Exil möge Georg Forster in ihrem Namen aus seinem Pariser Exil geben: *Wir sind auch in Ketten und Kerkern wahrhaft frei, folglich haben wir weniger als alle andere Menschen... die Abwesenheit politischer Freiheit zu bedauern. Das einzige Verhältnis, so uns schätzbar bleibt, ist das Wohl unserer Mitbürger und Mitmenschen. Aus Überzeugung, daß die politische Freiheit ihr dringendes Bedürfnis sei, schmerzt es uns, wenn sie sie nicht erringen können, wenn Bösewichter sie ihnen rauben,*

wenn sie selbst nicht Kraft genug haben, sie für sich selbst zu behaupten (Brief an Therese Forster, 26.6.1793).

Ich persönlich ziehe diese »Larmoyanz« der Reinboldschen »Objektivität« vor und bekenne, daß mir auch in Zukunft für meine Beschäftigung mit dem »Randphänomen« der deutschen (und österreichischen) Jakobiner die vom Verfasser diffamierten Autoren wie Scheel, Ruiz, Neugebauer-Wölk und Grab sowie die von ihm verschwiegenen, wie z. B. Prignitz und Wangermann als »Instrumentarium« unverzichtbar sein werden.

Gilda PASETZKY, Paris

Burghart SCHMIDT, *Hamburg im Zeitalter der Französischen Revolution und Napoleons (1789–1813)*, Hamburg (Verein für Hamburgische Geschichte & Veröffentlichungen aus dem Staatsarchiv der Freien und Hansestadt Hamburg) 1998, 2 vol., 777 + 432 p.

Dans la guerre économique entre la France et l'Angleterre, commencée sous la Révolution, et intensifiée sous Napoléon, la ville libre de Hambourg, porte d'entrée de l'Allemagne par voie maritime, entrepôt de marchandises et place bancaire, représentait un enjeu essentiel¹. On ne s'étonnera donc pas que Roger Dufraisse, auteur de nombreux travaux sur le Blocus continental², ait montré un vif intérêt, dès sa parution, pour un ouvrage consacré tout entier à Hambourg au cours de cette période, et souhaité en rendre compte lui-même, pour engager avec l'auteur, par chronique interposée, un de ces dialogues animés et érudits dont il avait le talent. Il avait lu ce livre, il en parlait avec chaleur, mais la mort ne lui aura pas laissé le temps d'en rédiger le compte-rendu. Cette brève notice ne sera qu'un pâle »ersatz« de celle qu'il aurait donnée, et que le livre aurait méritée.

Si curieux que cela paraisse, la période de l'histoire de Hambourg qui va de 1789 à 1815 n'avait guère retenu les historiens jusqu'ici. Les Allemands cultivèrent certes, tout au long du XIX^e siècle, le souvenir des événements de 1813–1814, très propres à nourrir le nationalisme et la haine des Français, mais le »Franzosenzeit«, se réduisait à peu près à cela dans la mémoire collective³. Quant aux Français, ils s'empressèrent d'oublier leur brève présence dans ces »départements hanséatiques«, trop lointains de toute façon pour être exactement situés sur la carte, et seuls les biographes du maréchal Davout rappelèrent parfois l'héroïque défense de Hambourg en 1814, et la glorieuse disgrâce qu'elle lui valut de la part de Louis XVIII. Il fallut attendre les premières années du XX^e siècle, pour voir s'éveiller l'intérêt des historiens, Servièrès du côté français, Wohlwill côté allemand⁴. Mais ni l'un ni l'autre, malgré le sérieux de leurs travaux, n'apportaient de synthèse entièrement satisfaisante. Le présent travail comble donc une lacune, deux siècles ayant entre temps apaisé les passions.

1 Voir par exemple François CROUZET, *L'économie britannique et le blocus continental*, rééd. Paris 1987 (1^e édition 1958); et Silvia MARZAGALLI, »Les boulevards de la fraude«: le négoce maritime et le blocus continental (1806–1813), Bordeaux, Hamburg, Livourne, Lille-Villeneuve d'Ascq (Presses universitaires du Septentrion) 1999.

2 En dernier lieu, Roger DUFRAISSE, article »Blocus continental«, dans le *Dictionnaire Napoléon*, sous la direction de Jean Tulard, nouvelle édition, Paris (Fayard) 1999, p. 231–252.

3 La littérature, immense, étant bien inventoriée au tome 2 du présent ouvrage, on citera seulement Paul HOLZHAUSEN, *Davout in Hamburg. Ein Beitrag zur Geschichte der Jahre 1813–1814*, Mülheim 1892.

4 Georges SERVIÈRES, *L'Allemagne française sous Napoléon I^{er}*, Paris (Perrin) 1904. Outre diverses archives françaises, l'auteur utilise notamment deux témoignages très intéressants, les *Mémoires du général van HOGENDORP*, Paris (Pedone) 1887, et ceux d'un membre de l'administration française des droits réunis à Hambourg: Alexandre DE PUYMAIGRE, *Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration*, publiés par le fils de l'auteur, Paris [Plon] 1884); Adolf WOHLWILL, *Neuere Geschichte der Freien und Hansestadt Hamburg, insbesondere von 1789 bis 1815*, Gotha 1914.